

BOUALEM SANSAL

VIVRE

Le compte à rebours

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE SERMENT DES BARBARES, roman, 1999. Prix du premier roman 1999. Prix Tropiques, Agence française de Développement, 1999 (« Folio » n° 3507).

L'ENFANT FOU DE L'ARBRE CREUX, roman, 2000. Prix Michel Dard 2001 (« Folio » n° 3641).

DIS-MOI LE PARADIS, roman, 2003.

HARRAGA, roman, 2005 (« Folio » n° 4498).

POSTE RESTANTE : ALGER. Lettre de colère et d'espoir à mes compatriotes, 2006 (« Folio » n° 4702).

PETIT ÉLOGE DE LA MÉMOIRE. Quatre mille et une années de nostalgie, 2007 (« Folio 2 € » n° 4486).

LE VILLAGE DE L'ALLEMAND ou Le journal des frères Schiller, roman, 2008. Grand Prix RTL-Lire 2008, Grand Prix SGDL du roman 2008 (« Folio » n° 4950).

RUE DARWIN, roman, 2011. Prix du roman arabe 2012 (« Folio » n° 5555).

GOUVERNER AU NOM D'ALLAH. Islamisation et soif de pouvoir dans le monde arabe, 2013. Prix Jean Zay 2013 (« Folio » n° 6061).

2084. La fin du monde, roman, 2015. Grand Prix du roman de l'Académie française 2015 (« Folio » n° 6281).

ROMANS. 1999-2011, collection « Quarto », 2015.

CARGO, récit, « Le sentiment géographique », 2018.

LE TRAIN D'ERLINGEN ou La métamorphose de Dieu, roman, 2018 (« Folio » n° 6792).

ABRAHAM ou La cinquième Alliance, roman, 2020. Prix Méditerranée 2021.

LETTRES D'AMITIÉ, DE RESPECT ET DE MISE EN GARDE AUX PEUPLES ET AUX NATIONS DE LA TERRE, 2021.

Chez d'autres éditeurs

Avec Boris Cyrulnik, L'IMPOSSIBLE PAIX EN MÉDITERRANÉE, Éditions de l'Aube, 2017.

Suite des œuvres de Boualem Sansal en fin de volume

VIVRE

BOUALEM SANSAL

VIVRE

LE COMPTE À REBOURS

roman

nrf

GALLIMARD

Si vous avez appris à mourir,
alors profitez de cette lumière
pour apprendre à vivre.

Tous les fleuves vont à la mer
et la mer n'est pas remplie.

Ecclésiaste 1 : 7

PREMIÈRE PARTIE

DES SIGNES DANS LE RÊVE

Hommes de peu de foi, pourquoi doutez-vous ?

Matthieu, 14 : 31

J-763

La nuit du destin

Je le sentais, c'était irrépressible, inévitable, quelque chose d'énorme allait se produire, aujourd'hui même, et changer brutalement le cours de ma vie... Et le cours du monde. L'angoisse qui m'épuisait depuis cette nuit fatidique allait exploser. Ce jour était arrivé.

Ce matin, une force m'avait attiré dans cette rue paisible du XI^e arrondissement de Paris. Je ne la connaissais pas. Je m'y trouvais parce que je me suis oublié dans le métro, occupé que j'étais à ruminer de méchants pressentiments, et que je suis descendu deux stations plus loin. Ayant du temps devant moi avant mon rendez-vous à Nation, j'ai choisi d'effectuer le trajet inverse à pied. J'avais besoin de marcher, de me détendre. En sortant de la bouche du métro, mon regard a été attiré par une inscription tracée en gras et en rouge à même la vitre d'une fenêtre du premier étage de l'immeuble d'en face. Une annonce de vente, de location ? En accommodant mon regard j'ai lu... J-780 et au-dessous J-763. !?!?! Je me suis arrêté net, brisant le mouvement impétueux des usagers. Mon Dieu!... Mais... Qu'est-ce là?... C'est fou... Ce n'est pas possible ! L'inscription n'avait pas un atome

de sens, pour personne au monde, sinon pour son auteur et pour moi chez qui elle a soudainement pris une dimension apocalyptique. Ce signe, J-780, le compte à rebours qu'il suggère, me hante depuis cette fameuse nuit, il y a deux semaines. Il est absolument impossible qu'il soit là par le fait du hasard, de quelque façon qu'on le torde pour que le résultat ait une quelconque forme de réalité. Sous le choc, mes yeux se sont brouillés et je suis parti à la renverse. Une dame derrière moi dans l'escalier m'a retenu. J'ai entendu : « Ça ira, monsieur ? », puis : « Vous devriez vous asseoir et attendre que ça passe. » Ce que je fis, en la remerciant d'un pauvre regard.

J'ai erré dans le quartier, complètement sonné, j'ai fait le pied de grue devant l'immeuble, le regard fixé sur cette mystérieuse fenêtre, espérant un signe, quelque chose qui viendrait me réveiller, m'expliquer, me donner à rire de moi pour avoir d'un rien fait une montagne. Mais quelle montagne !

J'ai abandonné mon rendez-vous à Nation et je suis rentré chez moi. Je téléphonerais pour m'excuser. Je me sentais mal, je voulais être seul, réfléchir. Ce qui depuis dix-sept jours était une hallucination qui me pourrissait l'existence, un cauchemar éveillé qui mettait de la grisaille dans mon quotidien, prenait subitement corps, devenait réalité, le début d'une réalité impossible, car une coïncidence n'est pas une certitude, mais cette coïncidence-là était si infiniment improbable qu'elle valait toutes les certitudes du monde. Une bascule fantastique s'était opérée, je ne sais où, pas dans notre monde soumis à des logiques arithmétiques dans lesquelles le hasard n'a de réalité que lorsqu'il s'explique et vient confirmer des schémas approuvés. Personne sur Terre ne pouvait

connaître ce compte à rebours que je déroulais dans ma tête depuis dix-sept jours. Qu'est-ce à dire ? Serais-je dans une sorte d'intrication quantique avec l'auteur de l'inscription, comme les jumeaux monozygotes qui ressentent les mêmes affects par-delà la distance qui les sépare ? Qui est-il, ce frère inconnu ? Pourquoi fait-il cela, a-t-il été le jouet de la même hallucination que moi ? À qui s'adresse-t-il en affichant ce symbole, menaçant par son aspect, la couleur rouge vif et sa froideur numérique ? Quelle est cette force, cette intention, qui m'a dévié de ma route et conduit devant sa fenêtre ? Et mille autres questions empoisonnées.

Encore une fois, comme chaque soir, j'ai tourné le film dans ma tête à la recherche d'un signe qui m'aurait échappé. La Vision a commencé cette nuit, il y a dix-sept jours, quand dans la profondeur de mon sommeil une sonnerie a retenti dans ma tête, et qu'aussitôt j'ai été enveloppé d'un cocon de lumière intense, mais douce, apaisante, qui, instantanément, sans secousse aucune, s'est élancé dans le vide à une vitesse si vertigineuse qu'aucune lumière de l'espace ne pouvait le rattraper. J'étais une bulle de lumière dans un trou noir qui emplissait l'Univers. Il y avait là tous les ingrédients de l'expérience de la mort imminente telle que racontée par ceux qui l'ont vécue, le tunnel noir, la lumière intense au bout, des ombres qui tournent autour du défunt, lui parlent, le rassurent, lui disent que son heure n'est pas arrivée, qu'il doit retourner sur Terre, poursuivre son parcours de vie. Je crois avoir pensé qu'il y avait quelque chose de fabriqué, comme dans un film d'amateur, pas d'émotion dans ce rêve alors que je me trouvais dans l'antichambre de la mort. J'étais comme ces défunts dont l'âme, libérée du corps, flotte au-dessus du sol et regarde sans comprendre ce qui se passe dans la pièce,

ces personnes qui pleurent autour d'un corps inerte, leur propre corps, et d'autres habillées de blanc qui s'affairent méthodiquement, et d'autres qui observent de loin. Il m'a semblé avoir eu envie de m'éloigner de cette désolation et de me fondre dans le Grand Tout, expression insignifiante dans notre petit monde. Alors que le voyage venait de commencer s'imposa à moi l'idée qu'il durerait depuis une éternité et qu'il se poursuivrait dans une autre éternité. Pourquoi l'ai-je ressenti comme ça ? C'est un déchirement de se sentir tiraillé entre trois états, la vie, la mort et le non-être, entre le rêve, la fiction et la réalité, qui échangeaient entre eux sur un mode abstrait dépassant l'entendement humain.

Il y eut une sorte de brouhaha, un changement de rythme, une secousse, puis j'ai senti quelque chose de froid s'insinuer en moi... Quoi... mais oui, on trifouillait dans mon cerveau ! Était-ce vrai ? J'ai pensé à ces récits d'hommes et de femmes, qui auraient été enlevés par des Extraterrestres pour effectuer sur eux des expériences scientifiques. Parce que la manipulation mentale est une des grandes frayeurs de notre époque de surveillance électronique mondialisée, j'ai imaginé qu'une organisation secrète implantait dans mon cerveau un microprocesseur qui se déclencherait sur un clic et ferait de moi un périphérique connecté via le wifi à un calculateur central omnipotent. Mais comment ? Là j'ai été envahi dans mon sommeil, dans mon lit, par une pensée étrangère et non capturé sur un chemin de campagne par de solides Extraterrestres armés de rayons paralysants.

Dans cette nuit du destin a commencé un mystérieux compte à rebours. Ainsi ai-je interprété le signe J-780 qui est apparu dans la bulle de lumière et s'est incrusté dans les profondeurs de mon cerveau. À cette distance neuronale, nous n'avons pas d'outils pour explorer et pas de mots pour dire.

On regarde sans comprendre. Au-delà de nos frontières, nos pauvres mots nous permettent au mieux de nommer nos ignorances. Comment trouverions-nous la vérité sur ces chemins aberrants ? Je pensais être le seul au monde à avoir vécu pareil événement, que je n'ose appeler cauchemar parce que inquiétant car il était aussi agréable et apaisant, et voilà qu'il concerne une autre personne, à huit stations de métro de mon domicile, et pourquoi pas des milliers à travers le monde. C'est une loi de la physique, dès qu'on sort du singulier, on entre dans le pluriel, dans le bazar du reproductible à l'envi. Quelque chose me dit qu'il ne s'agit pas de nous, des êtres éphémères et ennuyeux, mais de l'humanité, de son devenir et de son monde. Il y avait tant d'images entremêlées et de fulgurances dans mon rêve que j'en étais groggy. Il fallait que ça décante. Au contraire ça se brouillait, s'embrouillait. J'ai pensé que l'application avait cette fonction de mettre de l'ordre dans mon cerveau pour que peu à peu, au terme d'une phase d'apprentissage, le message soit développé dans son étendue et sa cohérence. C'était un retour à l'enfance, on me préparait au processus vital de la vie, mais pour une autre vie : emmagasiner pour apprendre, apprendre pour savoir, savoir pour comprendre, comprendre pour vivre... et mourir.

Le lendemain dans la cuisine, alors que je prenais un café pensif, j'ai dans un geste réflexe saisi mon feutre rouge et écrit sur le frigo : J-780. Puis j'ai rectifié, J-779, puisqu'un jour était passé. J'ai eu un pincement au cœur. S'il y avait du vrai dans cet impossible scénario, on se rapprocherait de quoi ? Que va-t-il se passer dans sept cent soixante-dix-neuf jours ? Que va-t-il nous arriver ? Depuis, chaque matin, j'actualise le compte à rebours et je me pose les mêmes questions et je nourris de sourdes angoisses plus compliquées d'un jour à l'autre.

*

Demain, dimanche, la journée morte de la semaine, je retournerai dans le XI^e voir si le compteur de mon partenaire inconnu était synchronisé au mien et si la force qui m'a emmené dans sa rue a eu son effet chez lui en vertu du principe d'intrication... ou d'un autre lien de causalité.

J-762

Le sort en est jeté

Plus on est sûr de l'imminence d'un événement, plus l'attente est fébrile et plus on tremble à l'idée qu'il ne se passe rien. En sortant de la bouche du métro, j'ai hésité avant de lever le regard vers la mystérieuse fenêtre. Miracle, le compte y était : J-762 ! C'est une des maladies chroniques du regard humain, il ne lui faut jamais longtemps pour faire passer l'accessoire avant l'essentiel. Savoir si mon partenaire du XI^e arrondissement avait accordé son compte à rebours a poussé au second plan le fond de l'affaire : l'extraordinaire phénomène dont nous étions les jouets, peut-être les instruments, ou les premiers apôtres pourquoi pas, ce mystère qui nous tombait sur la tête ressemblait déjà à un miracle, et qui dit miracle n'est pas loin de dire religion et ce qui s'ensuit, des promesses, puis des menaces et des malheurs jusqu'à épuisement. Confronté à l'inaccessible vérité du monde, c'est finalement faire preuve de bonne intelligence que d'aller à l'accessoire, pour, du plus simple au plus compliqué, cheminer vers l'essence des choses si on le peut, jusqu'à Dieu s'il le veut. Que m'arrivait-il, je pensais en philosophe soucieux

au lieu de m'en tenir à la réalité des faits et à leurs possibles conséquences ici et maintenant.

J'ai tiré de mon sac à dos un carton de 40×30 cm sur lequel j'avais tracé en gros caractères rouges J-780 et je l'ai brandi au-dessus de ma tête, face tournée vers la mystérieuse fenêtre, façon de dire « Eh là-haut, montrez-vous, j'en suis, moi aussi ». Il restait à attendre. J'étais décidé à veiller toute la journée et revenir les jours suivants. Que pouvais-je faire de plus intelligent, forcer la porte de l'immeuble, sonner aux portes des appartements du premier étage et demander à parler à la personne qui avait tracé sur la vitre de sa fenêtre cet ultimatum au monde ou cet ultime appel à la repentance universelle avant apocalypse ? Quoi d'autre ? Les passants marquaient le pas, louchaient sur le carton, balayaient du regard l'immeuble, me dévisageaient, puis, hochant la tête ou haussant les épaules, poursuivaient leur merveilleux chemin d'hommes sans souci apocalyptique. Il s'en est trouvé un, ancien galérien reconnaissable à son dos voûté, qui, se souvenant sans doute de la belle époque des grandes luttes syndicales sans lendemain, m'a dit : « Si t'es seul, mon gars, t'as pas gagné ! » C'était une chance, la rue était peu passante, je ne risquais pas de provoquer des attroupements et des bagarres pour s'adjuger les meilleures places et voir arriver les CRS.

L'attente n'a pas été longue. Une petite heure. Une ombre est apparue derrière la vitre, et aussitôt a ouvert la fenêtre. Un homme. Il m'a fixé avec de grands yeux, a souri comme s'il était touché par la grâce et d'un geste large du bras m'a invité à le rejoindre. Après dix-huit jours d'angoisse sourde, enfin un frémissement, un début de soulagement. Il fallait

voir, mon alter ego pouvait éclairer ma lanterne mais il pouvait aussi ajouter son ignorance à la mienne et me détruire. Il était ma première et ma dernière chance. À moins de trouver une tierce personne qui viendrait nous apporter ses lumières, si la puissance invisible qui nous entraînait dans ses machinations avait été plus explicite avec elle.

Petite présentation de mes hôtes. Un couple de quadras. L'air intello des années soixante, ils portaient des lunettes d'époque, des babouches de nomades et des vêtements chiffonnés. Ils sont américains, ce n'est pas si banal, ils ne courent pas les rues de Paris en saison basse. Il s'appelle Jason, il travaille dans les systèmes de guidage électronique pour une compagnie américaine opérant en Europe, la célèbre CSGE, il est de la côte Ouest. Elle, c'est Helen, elle est dans l'informatique dans une compagnie également américaine en affaire avec le gouvernement français, elle est de la côte Est. Ils ont une grande fille de seize ans, Jolene, aux dernières nouvelles elle vadrouillerait du côté de l'Asie du Sud avec son copain, allant d'un ashram pour touristes blancs à un autre plus authentique. En France, on ne sort pas du quartier avant la majorité légale, l'Asie, ses mystères et ses mœurs pas possibles c'est pour après la retraite. Je leur ai dit que j'étais Paolo, Français de la côte Sud, que j'enseignais les maths à l'université et que ma compagne, Nelly, une native de la côte Nord, donc belge sur les bords, était prof de français dans la Zone, le sous-quartier le plus difficile du 9.3, et que nous étions comme eux de vrais quadras. Ils m'accueillirent comme si j'étais un phénomène, genre Alf l'Extraterrestre. C'était relatif, ils l'étaient davantage à mes yeux, moi je n'ai pas ameuté le monde avec mon compte à rebours, je ne l'ai pas jeté de mon balcon comme une bouteille à la mer

au risque d'affoler les compatriotes, je me suis contenté de ruminer dans mon coin. C'est la différence entre un Américain et un Français, ils ne vivent pas dans le même espace-temps, ne partagent pas la même zététique et donc ne se racontent pas la vie et ses bobards de la même manière.

Comme il était trop tôt pour boire du Coca-Cola glacé, j'ai accepté une tasse de café américain, qui macérait calmement dans la cafetière électrique.

Comment raconter une histoire qui s'était déroulée dans un rêve n'ayant aucune apparence de rêve, mais au contraire qui ressemblait à une expérience de mort imminente, suivie d'un enlèvement symbolique par des Extraterrestres qui, ne pouvant communiquer avec moi de vive voix, auraient implanté dans mon cerveau un traducteur automatique censé, après un temps de rodage, permettre une communication fluide entre nous ? Puis j'ai dit comment je m'étais magiquement retrouvé dans leur rue, face à leur immeuble alors que je m'apprêtais à descendre à Nation. Qui croit à la magie à notre époque de rendement maximum, qui pourtant a fait le monde et ses merveilles ? Personne. Ceux qui ont l'habitude de louper leur train et de perdre leurs enfants dans la foule seront les premiers à me jeter la pierre, ils diront que s'oublier dans le métro est la ridicule habitude des paumés. Mais lorsque comme moi on se trouve dans une rue inconnue, nez à nez avec le mystérieux compte à rebours qui me poursuivait depuis deux longues semaines, on est obligé de penser à la magie, à Dieu, au diable, aux Extraterrestres, à l'emprise de quelque influenceur, à un problème de santé, une illumination épileptique, une crise d'autisme, une inflammation du cortex cérébral, un possible dérèglement de mon horloge interne par une éruption solaire comme cela arrive parfois aux oiseaux migrants et aux cétacés, qui

en l'occurrence m'aurait dérégulé le sonar et conduit à venir m'échouer dans cette rue du XI^e à l'écart des Grands Boulevards et de leurs foules électrisées par la publicité des boutiques et les lumières chaudes de leurs brasseries. Tout fou qu'il est, ce signe sur la fenêtre est la preuve scientifique que je suis sain d'esprit et que j'ai bien été visité dans mon rêve par une entité intelligente agissante. Comme ma présence chez lui est pour Jason la preuve vivante de sa bonne santé.

Son rêve était plus fourni et plus violent que le mien. En Américain de la côte Ouest, nourri à l'écriture hollywoodienne, il a su en faire un récit digne de la meilleure Sci-Fi. Il m'a tenu en haleine d'un bout à l'autre. Il y avait de l'intrigue et de l'action dans son rêve, et quelle action, la fin de notre planète, avalée corps et biens par un trou noir erratique, pulvérisée par l'incroyable énergie de ce monstre galactique. Peu avant la fin, il a vu un vaisseau de feu surgir de la nuit infinie et dans d'immenses mouvements de panique sauver de l'humanité ce qui pouvait l'être; il a vu que l'astronef était piloté par des humains et qu'il était parmi eux, ainsi qu'Helen. Étais-je du voyage? Comment pourrait-il le savoir, on ne se connaissait pas à cette date. Mais peut-être était-il bon physionomiste. Probablement que oui, dit-il, puisque j'avais été comme lui destinataire du message. Pour me rassurer, il ajouta que le vaisseau avait embarqué plusieurs centaines de millions de personnes et que j'en étais sûrement. Jason n'a pas eu mal aux dents à proférer une telle énormité. Nos fusées peinent à mettre en orbite basse cinq cosmonautes bien serrés, on voit les efforts que nous devrions déployer pour un jour de gloire pouvoir aller jouer aux sauveurs d'humanités inconnues à l'autre bout de la galaxie. Comment comprendre cette histoire, elle est trop

courte, elle nous dit quoi, que la Terre va disparaître, point, et que l'humanité sera évacuée dans un vaisseau envoyé à son secours par une entité inconnue. On commence par quoi si on y croit et qu'on veut être sauvé ?

L'autre possible hypothèse est que le message a été envoyé à un certain nombre de personnes – les *Appelés* les avons-nous baptisés – dont nous étions les premiers de la série ou les derniers, et qui seraient fatalement amenés par un moyen ou un autre à se reconnaître et à se rassembler. C'est bien ce qui est arrivé entre Jason et moi, une force m'a conduit devant son immeuble, comme une autre incitation l'avait conduit à signaler son existence en traçant sur sa vitre ce qui lui avait semblé être le meilleur signe de reconnaissance possible : le compte à rebours. Il a fait preuve d'une intelligence pratique tout américaine. De mon côté, j'ai ruminé en boucle, j'ai questionné des concepts théoriques, en attendant un signe du ciel, ou mieux une intervention efficace du gouvernement et de son administration. Comment l'idée lui était-elle venue ? Simple, il s'était vu en train de le faire dans un rêve, alors il l'avait fait au réveil. Mais on le sait depuis longtemps, le rêve n'a pas la même fonction dans toutes les cultures. Aux États-Unis, il sert à gagner de l'argent, en France, à en perdre.

Nous en étions là, à décrypter nos rêves et comparer nos élucubrations, alors que, l'heure d'avant, nous ne nous connaissions ni d'Ève ni d'Adam. Il y a de quoi méditer sur les trajectoires humaines.

Il y avait des points communs dans nos visions, elles s'étaient opérées durant notre sommeil nocturne. Le spécialiste du signal qu'il était l'expliquait par le fait que le cerveau est plus réceptif la nuit, que l'air y est moins chargé

d'électricité, et que nos barrières psychiques sont abaissées. L'esprit sort de sa carapace et des paramètres ambiants, déploie ses antennes, capte les ondes célestes et les décode comme on décrypte les songes avec une clé. Les autres points communs étaient la présence de la mort et l'intrusion d'Extra-terrestres dans nos cerveaux pour passer quoi, des ultimatums, des alertes ? À qui ? À nous seulement ? Aux Français, aux Américains, à tous les damnés de la Terre ? Et il dirait quoi, ce message : que la planète et une bonne partie de l'humanité disparaîtraient dans sept cent soixante-deux jours ? Comment avons-nous pu comprendre cela ? S'agissait-il bien de jours ? De jours terrestres ? Sept cent soixante-deux jours extraterrestres, c'est quoi sur Terre, un siècle, deux mois, quelques heures ? Nous n'aurions que ce temps à vivre ?

J'en viens au plus étrange : Jason et moi avons eu notre vision en même temps à J-780, dix-huit jours plus tôt ! En reconstituant le fil de cette soirée, nous sommes arrivés à la conclusion que l'intrusion s'était opérée entre une heure et deux heures de la nuit, probablement au même instant. L'autre incontournable conclusion est que le signal n'a été capté que par ceux qui possédaient les bonnes antennes, les bonnes fréquences cérébrales. Il y aurait d'autres critères, mais lesquels : l'âge des sujets ? La taille de leur cerveau ? La qualité de leurs filtres ? Leur religion ? La vitesse de telle sédimentation électrochimique ? Combien sont-ils, ces bons sujets ? Quelques-uns, une douzaine... des milliers... des millions ?

Il n'est pas possible qu'il y ait tant de personnes enrôlées malgré elles dans un projet galactique, incluant une apocalypse sur Terre, sans que nos gouvernements, nos experts en surveillance et nos médias si vigilants dans le service du roi ou de ses ennemis n'en sachent mot, n'en parlent pas,

n'alertent pas. Nous devrions peut-être, du moins moi qui suis français, faire rapport au gouvernement. Il avisera. Il me libérera de l'angoisse qui m'épuise et créera une cellule d'aide psychologique pour me parler gentiment et me remettre sur les rails.

Parmi ceux qui ont été touchés, combien ont comme nous compris qu'un compte à rebours a été enclenché dans le ciel et ont déduit qu'il annonçait, ici-bas, sur notre belle planète, une fin considérable ?

Quand on n'est sûr de rien, on ne sait rien, la prudence commande de s'attacher à la promesse la plus mince. Ne pouvant descendre plus bas, on ne saurait être plus déçu. Dans la recherche de la vérité on est toujours dans les paradoxes de Zénon, celui en particulier qui affirme que plus on cherche, plus on s'enfonce dans l'inconnu et moins on a de chances d'en sortir, et celui qui dit que plus on est sûr de vaincre, plus sûrement on sera battu par plus faible que soi. L'invincible Achille a été coiffé au poteau par une paisible tortue de jardin qui ne demandait rien, ne faisait montre d'aucune volonté de se dépasser, encore moins de surpasser l'invincible Achille. Horreur, comment vivre avec cette idée qu'avancer c'est atteindre plus vite la fin, et l'idée conséquente que savoir c'est accroître son retard et son ignorance. Bien nommer les choses les rend dangereuses. C'est l'Ecclésiaste qui l'affirme : « Celui qui augmente sa science augmente sa douleur¹. » Il faudrait se contenter de ce que nous n'avons pas, mais cette aptitude est difficile à acquérir et il n'y a pas de courant philosophique connu pour l'enseigner. Jésus, au secours !

1. Ecclésiaste 1 : 18.

BOUALEM SANSAL

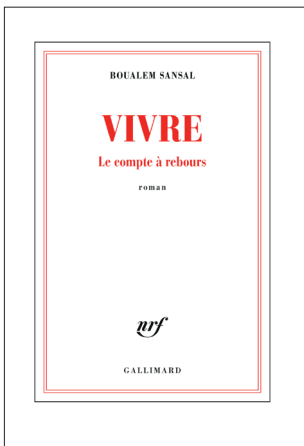
Vivre

Le compte à rebours

Paolo fait partie des rares humains, « les Appelés », choisis par une puissance mystérieuse pour recevoir et diffuser un message simple et terrible : dans 780 jours la présence des hommes sur la Terre prendra fin. Une minorité d'élus sera alors sauvée et conduite en lieu sûr, sur une autre planète. Les Appelés doivent profiter du délai imparti pour choisir les êtres dignes de confiance qui pourront participer, loin de la Terre, à la fondation d'une humanité nouvelle. Mais comment faire pour écarter de la sélection les humains qui ont fait la preuve de leur nocivité : les puissants, les politiciens, les mafieux, les religieux de toutes obédiences ? Paolo et les Appelés parviendront-ils à empêcher cette lie de l'humanité de monter, le jour venu, à bord de l'immense vaisseau spatial qui viendra chercher les élus ?

On retrouve ici la verve caustique et gouailleuse de Boualem Sansal, marque de fabrique d'un écrivain très singulier dont l'audience est désormais internationale.

Boualem Sansal vit à Boumerdès, près d'Alger. Son œuvre a été récompensée par de nombreux prix littéraires, parmi lesquels le prestigieux prix de la Paix des libraires allemands 2011, le Grand Prix du roman de l'Académie française 2015, le prix Méditerranée 2021 et le prix Constantinople 2023 pour l'ensemble de son œuvre.



Vivre. Le compte à rebours Boualem Sansal

Cette édition électronique du livre
Vivre. Le compte à rebours de Boualem Sansal
a été réalisée le 4 décembre 2023
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073044778 – Numéro d'édition : 618207).

Code produit : Q01808 – ISBN : 9782073044785
Numéro d'édition : 618208.

Ce format numérique a été préparé
par Entrelignes (64).